

LES SAINTS

ET L'ORGANISATION CHRÉTIENNE PRIMITIVE DANS L'ARMORIQUE BRETONNE

(D'après un livre récent)

I

Présenté sous ce titre comme thèse, à la Faculté des Lettres de Rennes, l'ouvrage de M. René Largillière a valu à son auteur le titre de docteur ès lettres avec la plus haute mention : distinction bien méritée, car il eût été difficile d'apporter plus de science et de conscience dans un sujet d'une extrême difficulté ⁽¹⁾.

Comme mon très regretté ami, l'abbé Duine, dont l'auteur était l'élève préféré, je n'ai cessé de m'intéresser à ses recherches et de l'y aider parfois, ce qu'il a voulu reconnaître en me dédiant sa thèse.

Dans sa préface, M. Largillière déclare suivre la méthode que j'ai établie dans mon étude sur *Les noms des saints bretons* et mon ouvrage sur *La vie la plus ancienne de saint Samson*. Le premier de ces ouvrages est fondé sur l'hagionomastique qui, comme je l'ai dit en commençant, constitue une branche importante, peut-être la plus importante de l'hagiographie, en Bretagne, ainsi qu'en Galles et en Cornwall.

« Dans ces trois pays, en effet, si intimement liés par la langue et les traditions, ce ne sont pas les vies des saints qui nous renseignent le mieux sur l'existence des saints, l'organisation nationale du culte : ce sont les *noms de lieux*. Rice Rees en a tiré un excellent parti dans son ouvrage :

(1) Rennes, Librairie générale J. Plihon et Hommay, 5, rue Motte-Fablet, 1925.

An Essay on the welsh saints or the primitive Christians usually considered to have been the founders of Churches in Wales (London, 1876) ⁽²⁾. » La plus grande difficulté en pareille matière est de trouver, en bon nombre de cas, la forme véritable du nom.

Dans mon travail sur *les noms des saints*, comme je l'ai dit, je n'ai même pas entrepris une esquisse de la fondation et de la filiation des paroisses bretonnes. Je m'y suis contenté d'un premier dépouillement des noms de lieux au point de vue hagiographique et une première comparaison avec les noms de saints du Cornwall et du Pays de Galles. M. Largillière à l'étude de ces noms ajoute l'étude de la configuration des paroisses primitives, leur étendue, leurs limites, la situation du chef-lieu, l'histoire de ces cellules-mères de la vie chrétienne et du culte de leurs patrons.

L'organisation du culte en Armorique bretonne, *à priori*, devait être fatalement différente de ce qu'elle a été dans l'île de Bretagne et en Gaule. La population dans la partie de l'île restée celtique, n'avait pas, en général, quitté son territoire; elle ne le partageait pas avec des étrangers de langue différente. En Armorique, les Brittons arrivaient en fugitifs, s'installaient au milieu de populations de langue romane, demeurées en partie au moins païennes, clairsemées principalement à l'intérieur et même parfois sur la côte en raison des ravages des pirates. Les émigrants étaient, au contraire, incontestablement chrétiens. Ces fugitifs animés d'un esprit national exalté par le malheur et surtout par le souvenir de luttes sanglantes, devenues de plus en plus nombreuses au cours du VI^e siècle, ne tardèrent pas à jouer un rôle prépondérant au milieu de populations en plein désarroi à la suite de la chute de la domination romaine en Gaule et à engager contre les Francs une lutte qui se termina, au milieu du IX^e siècle, par des victoires décisives et la conquête définitive de toute la péninsule.

(2) *Les noms des saints bretons*, p. 1.

Les émigrés ignoraient la Gaule ecclésiastique et n'avaient avec elle aucun rapport. L'Armorique bretonne était une dépendance de l'île de Bretagne et, comme l'a très bien dit l'abbé Duine, le pan-celtisme (au moins jusqu'au X^e-XI^e siècle) n'était pas un vain mot.

La paroisse proprement dite, en Galles et en Cornwall, n'existait sans doute encore qu'à l'état embryonnaire au moment des émigrations, et s'est d'ailleurs constituée dans la suite différemment. L'organisation monastique y a joué un rôle prépondérant.

L'organisation du culte en Gaule nous est assez connue pour qu'on puisse affirmer qu'elle n'a rien de commun, comme c'était à prévoir, avec celle du culte en Armorique *bretonne*. Comme le dit M. Largillière (p. 229), la paroisse, dans les pays gallo-romains, s'est constituée petit à petit, à mesure que le pays se christianisait, par une décentralisation progressive du culte établi primitivement au chef-lieu de la cité, l'évêque déléguant un prêtre là où une église pouvait être établie.

Avec une prudence qu'on ne saurait trop louer, M. Largillière a concentré ses recherches sur une petite région qu'il a étudiée à fond. Elle correspond sensiblement à l'ancien archidiaconé de Pougastel, autrement dit le Bas-Tréguier. Ce n'est pas, il le reconnaît, une unité, ni au point de vue de la géographie physique, ni au point de vue de la géographie humaine : la seule unité en Bretagne, c'est la Bretagne tout entière, peut-être plus encore pour l'hagiographie que pour toute autre étude; il a donc dessiné lui-même cette région sans autre but que de limiter ses recherches (p. 3).

Ses recherches étant fondées en somme sur les *noms de lieux*, il a consacré un chapitre très documenté à l'étude des sources : outre les vies des saints, les chartes, il a étudié le cadastre, (*plan cadastral, état des sections, matrice cadastrale*), la *carte d'état-major*, les *Dictionnaires topographiques* (il n'y en a que deux : celui de Rosenweig, très incomplet,

pour le Morbihan; celui de Quilgars pour la Loire-Inférieure); le *Dictionnaire des Postes et Télégraphes*.

Les termes qui apparaissent dans la *topo-hagio-onomastique* bretonne désignant des paroisses ou des établissements religieux sont *plou-*, *lann-*, *tre-loc*.

Il n'y a pas de nom de lieu en *loc* en Galles ni en Cornwall. M. Largillière passant en revue les noms en *loc* d'Armorique, arrive à la conclusion que les *loc* sont des lieux de culte de fondation récente et n'apparaîtraient pas avant le XI^e siècle. Or, il y a deux périodes à distinguer en ce qui concerne *loc* : la période la plus ancienne et celle qui paraît commencer au XI^e siècle. Primitivement *loc*, du latin *locus*, a eu le sens de *monastère*. Il est employé dans ce sens dans la *Vie la plus ancienne de saint Samson* et dans d'autres vies latines de saints insulaires fort anciennes. Il y a en Bretagne des *loc* qualifiés d'*ecclesia* : *Loc-ronan* est *ecclesia sancti Ronani* dans le Cartulaire de Landevennec.

Il y a un souvenir très net de l'emploi de *loc* au sens de *lann*, monastère, dans un passage de la charte XXXVI du cartulaire de Landevennec, dont M. Largillière n'a pas compris la portée : *locum sancti Uui[n]gualoei* qui vocatur *Lanteuennoc* : saint Guénolé (*Win-Waloe*) était honoré sous deux noms : *Win-waloe*, *To-winnoc*, suivant un usage courant au IX^e siècle : on avait le nom plein à deux termes ou le premier terme avec le préfixe *to-*. *Landevennec* c'est le monastère de *Towinnoc*, alias *Win-waloc* ⁽³⁾. En Galles, dans la poésie du XII^e siècle, *loc* est couramment usité dans le sens de *lann*. Le mot était féminin et nous avons une preuve qu'il l'était également anciennement en breton, dans le nom de *Locminé*, forme barbare et fautive. Au XI^e siècle, c'est *Loc-menech*, le lieu aux moines, le monastère. On prononce aujourd'hui *Logunec'h*, forme régulière de *Loc-menech* qui a passé par les formes *Loc-venech*, *Log-ïvenec'h*. C'est l'équivalent du gallois *mynach-llog*.

(3) Conf. J. LOTH, *Les noms de saints*, pp. 6-7 ; voir plus bas, p. 27.

Le sens précis de *loc* s'étant oblitéré, *loc* est resté figé en composition avec le nom du saint et, chose assez curieuse, il a pris le genre masculin.

Trev, *tre-* = vieux-celtique *trebā*, indique un hameau, qui peut être d'origine religieuse : dans ce cas, il a pour éponyme un saint. Les *Tré-* qui sont actuellement des paroisses ne semblent pas de fondation ancienne.

Il en serait de même des *lann*, avec cette différence essentielle que les *lann* sont tout aussi anciennes que les paroisses proprement dites (il a pu en être de même de certaines *Trev*). En effet, on trouve en Galles, en Cornwall, et en Armorique des *Lann-* dont l'éponyme est le même saint. C'est dans certains cas, en Armorique, un souvenir des anciens lieux sacrés de l'île chez les émigrants ou chez les religieux ou moines apportant aux Bretons le secours de la religion.

Pas plus qu'en Armorique, en Galles et en Cornwall, *lann* n'a le sens de paroisse. En Galles, *lann* a le sens d'église, chapelle. Par lui-même le mot n'a pas ce sens. En Irlande comme en Galles, *land*, *lann*, a le sens propre d'espace libre et enclos. Whitley Stokes, dans le *Martyrologe* d'Oengus, qui est du IX^e siècle, traduit *land* par *area*, *church* (4). En vieil-irlandais *ithla* (5), génitif *ithland*, traduit *area*; le mot existe en moyen-irlandais. *Ithlann* en gaélique d'Ecosse, a le même sens (*iodhlann*); en vieux-gallois *itlann* glose *area*, en gallois moderne *ydlann* est aire à blé.

En irlandais moderne, *lann* a le sens vague de terre; le sens est précisé en composition : *ech-lann*, étable (à chevaux). *Lann* a aussi le sens d'église (dictionnaire de Dinneen). C'est un sens dérivé; on dit d'ailleurs *lan-Dé*, maison de Dieu. En gallois, *lann* forme bon nombre de composés : *corllan*, enclos aux moutons; *gwin-lann*, vigne; *corflann*, cimetière; *per-llann*, verger etc. On peut affirmer que *lann* au sens religieux a indiqué une chapelle ou église avec un

(4) Je dois dire que le sens d'église ne ressort pas du texte.

(5) *ithla* devrait être *ithlann*. C'est une anomalie due à l'analogie.

enclos, ou, si on le préfère, un terrain libre, mais enclos, consacré au culte, inviolable (d'après certains textes des lois galloises). Une glose galloise du IX^e siècle, qu'on n'a pas assez remarquée, semble indiquer que *lann* a eu le sens précis d'endroit libre et circulaire : *aula celi, i aetra, i. lann* ⁽⁶⁾.

Le cimetière, dans les *lois galloises*, forme un cercle autour de l'église. C'est d'ailleurs un peu partout sa forme habituelle. La *lann* galloise pouvait être une chapelle sans cimetière. Du fait du cimetière, elle acquérait une importance considérable. Un hameau (*trev*) servile devenait libre, si une église y était fondée avec un prêtre pour dire la messe et qu'un cimetière (*corf-lann*, enclos oux corps), y fût annexé ⁽⁷⁾.

En Galles, les grandes *lann* ou grands monastères essaïmaient. Le monastère de *Llann Teliaw* ou *Llandav* (le monastère sur le *Tav*) ne comptait pas moins aux XI^e-XII^e siècles de 25 *Lann Teliaw* dépendantes, différenciées par un nom de lieu. Deux des plus importantes enclaves de Dol ont un nom en *lann* : *Lanvellec* et *Lanmeur*. M. Largillière les croit de fondation postérieure aux invasions normandes. S'il s'agit de leur érection en paroisses, je n'y fais pas d'objection, mais il me paraît très probable que la donation à Dol est fort antérieure. Dol, emprisonné entre les évêchés de Rennes et de Saint-Malo, ne pouvait guère s'étendre que par des donations au dehors. Il me paraît vraisemblable que les rois de Domnonée ont voulu ainsi reconnaître les grands services rendus par saint Samson à leur dynastie ⁽⁸⁾.

(6) La glose est citée presque toujours inexactement ainsi : *lann gl. aula : lann* glose, en réalité : *aula cæll, æthra*. Le contexte est :

Scinditur auricolæ cæll septemplex ætra.

(7) Le celtique *landa* est de même origine que le germanique *land*. Falk-Torp (*Norw. dän. Et. W.* à *land*) lui comparent le vieux slave : *lendina*, terre inculte et citent le suédois dialectal *linda*, jachère, qui appartient à la même racine avec degré vocalique différent.

(8) Une glose bretonne du X^e siècle donne le pluriel *lantou* glosant *idrutis*, dont le sens est vague.

Pour M. Largillière, seules d'une façon générale, les circonscriptions religieuses désignées par *plou* sous ses différentes formes sont d'anciennes paroisses ! Presque toutes celles dont nous constatons l'existence portent ce nom comme premier terme. Il est parfois sous-entendu. *Bannalec*, genêtaie, a dû être précédé de ce terme, mais il est possible, que son absence soit due au fait que dans cette paroisse, le sens courant de *plou* se soit maintenu plus longtemps. On a en effet, une autre paroisse dans le nom de laquelle *plou* est figé : *Plo-bannalec*. En Galles, *plwyv* a encore aujourd'hui le sens courant de paroisse ; aussi ne peut-on signaler aucun nom de paroisse composé avec *plwyv*. En Cornwall, on trouve une fois dans les Drames *Plu-vuthek*. Il reste un souvenir de ce composé syntactique dans la graphie actuelle *Vuthak* et non *Buthak*. Dans le vocabulaire cornique du XII^e siècle, *presbyter* est traduit par *hebrenchiat plui*, directeur de la paroisse.

M. Largillière se trompe (p. 199-200) quand il avance que *plou* n'a pas eu le sens de *peuplade*. Ce sens existe encore chez les poètes gallois du XII^e et du XIII^e siècle.

Livre de Taliesin (Skene, *Four ancient Books of Wales*, II, 170, 25 *plwyf Pharaonus*, le peuple de Pharaon; 205. 19 : *plwyb Brython*, le peuple des Brittons; Livre Rouge de Hergest, *ibid.*, 301, 11 : *plwyf offeireit*, le peuple des prêtres (la classe).

Plou (*plo-*, *pleu-*, *plu-*, *ple-*) remonte à un vieux-breton *ploib*, *ploeb*, tiré régulièrement de *plēb*⁽⁹⁾ : *plēbs*, *plēbis*. La variation dans le vocalisme est due à la voyelle du second terme, et *ploev* est plus ou moins altéré suivant qu'il est accentué ou non. Dans le plus grand nombre de cas, l'accent est sur le second terme. Cependant lorsque le mot suivant est monosyllabique, *plou* peut avoir l'accent et dans ce cas, est plus résistant. Si on a *Plou-rin* et non *Plu-rin*, c'est que *plou-* devait être accentué.

(9) Sur les formes du mot, cf. J. LOTH, *Chrestom. bret.*, pp. 157, 225.

En Bretagne, le sens primitif de *plebs*, peuple, se retrouve encore. En vieux-breton, dans une glose du X^e siècle, *proletarios* est traduit par *eru-blobion* qui serait aujourd'hui en léonard *ero-bloevien*, les gens du sillon.

Ploue, en moyen-breton, a le sens de *pays, campagne*. En Léon, plus particulièrement, *ploué* est opposé à *gwic*, bourg, du latin *vicus*, et même parfois *plou* a été supplanté par *gwic* : au lieu de *Plou-dalmezeau* (*Plebs Telmedovia*), on dit *Gwitalméz*; au lieu de *Plou-guerneau* : *Guikerné*. Le *gwic* est l'agglomération des marchands. Ce sens est net en Cornwall : vocabulaire cornique *guic-gur* (homme du *vicus*) glose *mercator vel negotiator*. Ce mot est devenu en moyen-cornique, au pluriel, *gwycoryon*. Dans la région d'Audierne, le bourg, en opposition au territoire paroissial, est désigné par le terme *Ker-ilis*, mot à mot : le village de l'église. Il n'est pas exact que *gwic* désigne toujours le bourg ou chef-lieu de paroisse. On le trouve parfois désignant un village : *Cozic* qui paraît dans certaines communes, a une forme plus ancienne *Cos-vic* (cf. Vieux-Vy).

M. Largillière a repris avec de nouveaux arguments et pour les débuts de l'organisation du culte la théorie exposée par mon ancien collègue, M. Sée, dans son *Etude sur les classes rurales en Bretagne au moyen-âge* (1896), à savoir que *la plebs n'est autre que la paroisse, une circonscription ecclésiastique, mais non domaniale*. La paroisse correspond donc à la commune moderne; la propriété y était très morcelée, la *villa* peu étendue; en aucun cas, comme le dit fort bien M. Largillière (p. 203) un domaine n'aurait pu être le cadre d'une circonscription ecclésiastique. La *plebs*, le *ploib*, devenu *ploué* (par *plouev*), c'est la paroisse.

La *civitas*, en Gaule, est le siège de l'église primitive, le siège de la métropole chrétienne; c'est dans les agglomérations urbaines que le christianisme a commencé. Il ne s'est répandu que lentement dans la campagne. Plus tard les évêques y établissent des succursales de leur église et délèguent à des prêtres une partie de leur pouvoir.

Dans la partie de l'Armorique occupée par les Bretons, il n'y a pas de centre urbain de christianisation : tous sont chrétiens. Loin de rechercher les centres urbains (très clairsemés), où ils se heurteraient à des difficultés d'établissement évidents, ils se répandent à travers la campagne à la recherche d'endroits libres où ils puissent trouver leur subsistance et planter leurs tentes. Aussi la paroisse a-t-elle été en Armorique bretonne essentiellement rurale.

La « *Civitas* » ne joue, de toute évidence aucun rôle, même si on suppose que Quimper a été le siège d'un évêché à l'époque gallo-romaine, que le Léon en ait été également pourvu. Ce qui est, en effet, particulièrement frappant, c'est que les paroisses dans le Vannetais breton ont été constituées, en général, sur le type breton et n'ont subi en rien l'influence de la *civitas* des Vénètes, siège d'un évêché gallo-romain, maintenu, il est vrai, uniquement par la force des armes franques. L'évêque Regalis se disculpant lui et ses *pagenses* d'avoir pris la moindre part à la révolte de Weroe par la raison qu'ils étaient soumis à une dure servitude de la part des Bretons, jette sur la situation des deux populations une lumière inattendue, que renforcent encore les plaintes des Armoricains indigènes lors de l'expédition de Louis le Débonnaire.

Une question importante que l'auteur n'a pas envisagée se présente invinciblement à l'esprit : s'il y avait à l'arrivée des Bretons des paroisses organisées, sur quel type l'étaient-elles ? Il semble qu'il y en ait eu d'origine gallo-romaine et reposant sur des propriétés particulières, par conséquent qui n'étaient pas essentiellement d'origine ecclésiastique, dans une zone où la langue bretonne était en usage. Je laisse de côté la zone purement gallo-romaine⁽¹⁰⁾. Dans une charte du Cartulaire de Redon de 1062, p. 232, nous voyons concédées aux moines de Redon, l'église de Saint-Sauveur de Mouais, celle de Saint-Martin de Marsac et celle de Saint-

(10) Pour une donation d'église appartenant à un particulier en zone nantaise gallo-romaine, cf. *Cart. Redon*, p. 380 (1062) ; p. 34 (850).

Benoît de Macérac. La forme même des noms de *Marsac*, *Macerac*, suffit à prouver que la langue bretonne y était parlée ⁽¹¹⁾. Parmi les *Illaudabilia Walliæ*, Giraldus Cambrensis signale la mainmise par des grands sur des églises (p. 6) : *Ecclesæ vero istorum omnes fere tot personas et participes habent quot capitalium virorum in parochia genera fuerint.*

Il est vrai que nous sommes au XII^e siècle et que la conquête normande a passé par là.

M. Largillière, avec raison, constate que les propriétés sont de peu d'étendue et qu'un domaine eût formé difficilement le cadre d'une paroisse. Mais il n'en est pas de même dans la zone gallo-romaine. Le cartulaire de Redon nous y montre de grandes propriétés (p. 32 en 815, p. 35, p. 55).

Le Vannetais-breton (en y comprenant la zone guérandaise), pour lesquels les chartes ne manquent pas, aurait dû attirer l'attention de l'auteur. M. Largillière a porté ses recherches sur le Bas-Tréguier, m'a-t-il répondu quand je lui en ait fait l'observation, parce que le vannetais avait été moins bretonisé.

C'est une profonde erreur comme je l'ai montré dans mon travail *Les langues romane et bretonne en Armorique*. Toute la partie de la péninsule colonisée par des Bretons, (toute la côte du Couesnon à la Loire, et la plus grande partie de l'intérieur, moins une notable partie du Rennais et du Nantais), a été bilingue. Le breton, à l'ouest, a fini par étouffer le roman.

A l'est, le contraire s'est produit pour deux raisons. La principale, c'est que les chefs bretons avec leurs guerriers et beaucoup de leurs vassaux, après la conquête du IX^e siècle, s'établirent dans les pays de langue française de Rennes et de Nantes et ne tardèrent pas à s'y franciser par intérêt et à la suite de mariages. Le français en reçut un accroissement considérable d'influence dans la zone bilingue

(11) Cf. J. LOTH, *Les langues romane et bretonne en Armorique* (Rev. cel., XXVIII, p. 391).

voisine. La forte émigration provoquée par les ravages et la domination des Scandinaves pendant le premier tiers du X^e siècle, diminua aussi fortement l'élément guerrier de langue bretonne, car nous savons par la *Chronique de Nantes* que seuls les *pauperes* n'avaient pu quitter le pays. Or, le breton a disparu beaucoup plus vite de la côte nord que de la côte sud. Du X^e au XII^e siècle, le breton disparaît du Couesnon à l'ouest de Saint-Brieuc. Dans le sud, la péninsule guérandaise était bretonnante encore à peu près tout entière il y a deux siècles, et le breton était parlé, il y a peu d'années, autour du bourg de Batz. Quand Félix de Nantes va intercéder pour ses ouailles auprès du chef breton Weroc, il le trouve à *Aula Quiriaca* que Quilgars a identifié de façon sûre avec *Les-Guiriac* en Piriac. Un fait des mieux établis, c'est que c'est le vannetais breton, le pays de Weroc (Bro-weroc), qui dès le VI^e siècle a mené sans faiblir la lutte pour l'indépendance jusqu'au triomphe final au IX^e siècle.

*
**

La question du lieu d'origine de nos saints et de la date de leur apparition en Armorique s'imposait. Sur ce point capital, M. Largillière adopte et renforce les conclusions de mon étude sur *Les noms des saints bretons*. Nos saints les plus authentiques apparaissent postérieurement à l'arrivée des premiers bans d'émigrants et même des plus importants. Un grand nombre sont originaires du Pays de Galles, plus étendu naturellement que la région connue sous ce nom à l'époque historique. Ce sont les besoins du culte chez les émigrés qui ont déterminé leur venue et si c'est le Pays de Galles qui fournit le plus grand nombre de missionnaires, c'est qu'il est parmi les contrées de langue brittonique, le pays des grands monastères. Or, il n'a pris que peu de part à l'émigration.

M. Largillière a raison de soutenir que l'organisation des paroisses en Armorique ne s'est pas faite sur une base

strictement ethnique, insulaire. En supposant même qu'un petit groupe d'émigrants partant du même point de l'île ait formé le noyau d'une paroisse, dans la plupart des cas il se trouvait mêlé à des éléments indigènes convertis de gré ou de force. Il n'est toutefois pas niable que, dans les grands groupements des émigrants en Armorique, la patrie d'origine ait joué un rôle important; notre Cornouaille tire son nom de la Cornouaille anglaise : *Cornovia* a donné, en breton actuel, *Kerneo*, *Kerné*; en cornique moyen *Kernou* (*Kernew*). La *Domnonia* rappelle la *Dumnonia* insulaire qui a laissé son nom dans le Devon actuel.

Faut-il en conclure que la plus grande partie des émigrants venaient de ces contrées? C'est parfaitement invraisemblable. Le Cornwall n'a été sérieusement attaqué par les Saxons qu'au IX^e siècle, le Devon n'a été définitivement conquis qu'au VIII^e siècle. Le pays de Somerset était bilingue, saxon et breton, au VII^e siècle, comme je l'ai prouvé par une charte anglo-saxonne⁽¹²⁾.

Il n'est pas douteux que les premières invasions anglo-saxonnes, notamment celle qui au témoignage de Gildas, s'étendit d'une mer à l'autre, aient provoqué un reflux considérable de population vers le nord et surtout le sud. Le sud-ouest dans l'ensemble a dû être surpeuplé. La Gaule du Nord a dû aussi recevoir sa part d'émigrants. Un fait historique qui montre mieux que tout autre le désarroi des populations de l'île et l'intensité de l'émigration, c'est l'établissement dans la péninsule ibérique, en Galice, d'un évêché breton dont on constate l'existence jusqu'au IX^e siècle. Ce n'est vraisemblablement qu'à la longue que les noms de *Cornovia* et *Domnonia*, se sont imposés à l'Armorique, par suite non seulement des émigrations de populations diverses d'origine, mais établies pour quelque temps dans ces pays et s'y embarquant pour l'Armorique, mais surtout parce que les relations étaient devenues de plus en plus intimes au fur

(12) Sur la lenteur des conquêtes anglo-saxonnes dans le nord et l'ouest, cf. J. LOTH, *Les mots latins dans les langues brit.*, pp. 13-15.

et à mesure que les conquêtes anglo-saxonnes rétrécissaient le domaine des contrées de langue celtique. Les relations entre le Cornwall et l'Armorique ont été des plus intimes jusqu'à la Réforme et aux grandes guerres du XVII^e siècle.

Au XVI^e siècle le cinquième de la population susceptible de payer l'impôt, d'après un document officiel du temps de Henri VIII, était d'origine armoricaine dans la *hundred* de *Land's End*.

Le nom de Domnonia, qui un moment désigna le nord de la péninsule bretonne, recouvrait certainement des populations d'origine diverse, comme le Léon, dont le nom est vraiment singulier, et le Trégorrois. Il est sûr que le pays de Tréguier, en breton *Tréger* (avec *g* dur), a reçu le plus grand nombre de ses émigrants du pagus Tricurius (mieux *Tricorius*) de la vie de saint Samson ⁽¹³⁾. C'est une circonscription assez étendue du Cornwall connue aujourd'hui sous le nom de *Trigg (er) major* et de *Trigg(er) minor* ⁽¹⁴⁾. Le nom du vannetais breton *Broerec*, vieux-breton *Bro-weroc*, le pays de *Weroc*, est un nom de guerre, comme il convenait, et n'indique aucun lieu d'origine. Seul le nom de *Bangor* (grande congrégation) en Belle-Ile, est un souvenir insulaire de caractère religieux, Il y a plusieurs *Bangor* en Galles et le terme équivalent est bien connu en Irlande.

A propos de groupements, M. Largillière déclare (p. 165) que rien n'autorise à dire que les Bretons seraient montés de la côte dans le haut pays par groupes sociaux. C'est vrai, en général. Je crois cependant en connaître un exemple. Le sous-dialecte vannetais, le bas-vannetais est parlé depuis le nord de l'ancien évêché de Vannes jusqu'à la mer, entre l'Ellé ⁽¹⁵⁾ et le Scorff, en débordant d'une ou deux lieues sur la rive gauche de cette dernière rivière, tandis que la rive

(13) Cf. les noms gaulois *Tri-corit*, *Petru-corit* : *tri*, a le sens de trois ; *petru*, indique quatre, qui est en quatre. Page 34, note 58, l'auteur cite *pagum Traher* (*in vita Tudwall*). Si ce n'est pas une faute de scribe pour *Treger*, on peut penser à une forme *Triher*, anc. *tri=tris* ; cf. *trichornek*, à trois angles.

(14) La ville de Tréguier est, en breton, *Lann-dreger*, monastère du *Treger*.

(15) Graphie absurde : on prononce *Elé* (*Elegium flumen*, anciennement).

droite de l'Ellé est strictement cornouaillaise. Or, à 10 kilomètres de ma bourgade natale, Guémené-Guengant, à Guern, je me sens au point de vue de la langue dans un pays différent; tandis que je me sens *chez moi* près de la mer, à Pleumeur, Guidel, et, ce qui est véritablement frappant, à Sauzon, en Belle-Ile. Il est donc logique de conclure qu'un groupement social de quelque importance est parti de la côte remontant jusqu'au nord entre les deux rivières.

II

Dans l'ensemble, la thèse de M. Largillière me paraît démontrée.

Il me reste à lui faire quelques critiques de détail.

Page 26 : saint *Ronan* n'aurait que des *Loc-ronan* : Saint Renan s'appelait en breton *Locronan*. Or, il y a en Persquen (canton de Guémené-sur-Scorff, Morbihan), un village de *Saint-Drenan* écrit ainsi par suite d'une mauvaise interprétation de la prononciation régulière bretonne : *zand-ronan*. *Locronan* près de Quimper mérite l'attention. Si le nom n'est pas antérieur au XI^e siècle, le culte du saint y semble beaucoup plus ancien, comme le reconnaît d'ailleurs l'auteur (p. 27, note 37).

P. 33, note 56 : *Marzan* = *Martinus*. C'est tout à fait impossible. *Martinus* eût donné en vieux-breton *Merthin* puis, en vannetais *Merc'hin*. *Merthin* a existé : on le trouve refait, sous l'influence de Martin, sous la forme *Marhin*.

P. 35, n. 63. L'auteur a eu raison de rejeter l'hypothèse saugrenue que *Beuzec* a été confondu avec les noms de lieux formés sur *beuz*, buis. Le *z* de *Beuzec*, représente *d* spirant qui disparaît même en Cornouaille : on prononce dans plusieurs endroits *Beuec*. *Beuc* : la forme vieille-bretonne est *Budoc*.

P. 35, note 60. Si Craon remonte à *Crauthon* (on prononce en effet *Craon*), ce nom n'a rien de commun avec *Crevan*, *Creven*.

Ibid. Je ne trouve rien de bien étrange à ce que Beuzec ne soit pas précédé de *plou*. Cela me paraît tenir à ce qu'il y a trois paroisses sous le vocable de Budoc différenciées par le lieu où il est honoré : *Beuzec-Cap-Sizun*, *Beuzec-Cap-Caval* et *Beuzec-Cong*. Il est possible aussi que dans cette région, comme à Bannalec, le sens de paroisse dans *plou* ait été plus longtemps courant.

P. 36, *saint Ildut* en Ploerdut est une graphie fautive; on prononce dans le pays *Zand-ulut* pour *Sant-Ellut*; le patron dans *Ploerdut* est *Ellut*.

P. 38-39. *Saint Herbot*, est évidemment très distinct de *saint Alband*; à Berné, on prononce *zand-albód*.

P. 41. Pour *Lan-modez* l'auteur eût dû indiquer la prononciation qui est *Lanvóde*. *Saint-Maudé* en Pesquen, se prononce *zan-ôdé* (par *san(t)vodé*).

P. 42. *Jacut* est assez difficile à expliquer en face de *Jegu* si le *t* est ancien : *Jegu*, *Jagu*, remonte à Jacob, *ō* long latin donnant régulièrement *ü* en breton : *Salomōnem* : *Salamun*, *Salaün*; *Samsōnem* : *Samzun*.

Ibid., note 81, l'auteur interprète *locum* dans *locum sancti Uingualoei* qui vocatur *Lanteuuenoc* par *loc*. En réalité *locum*, comme dans les autres textes beaucoup plus anciens, comme dans la vie la plus ancienne de saint Samson, a le sens de *monastère* et traduit parfaitement *lan*. C'est la confirmation claire de ce que l'auteur appelle mon hypothèse : saint Guennolé est *To-winnoc* dans *Landevennec*, absolument comme dans le *Landewednack* du Cornwall; il est sous la forme *Towinnoc* le patron de *Towednack*, paroisse du Cornwall et sous la forme complète *Winwaloe* (Guennolé) patron de *Gunwalow*, également paroisse du même pays (J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 53-54).

P. 43, note 82. *Lecadeuc* que cite l'auteur en Guilliers me paraît être pour *Les-cadeuc*. Je ne crois pas que *Cataw* soit plus récent que *Catoc*. La prononciation du bas-vannetais *Cadow* suppose *Catowo-s*.

P. 49. Le nom de Plouaret est fort singulier; c'est *Plebs Barbata* en 1330; *Ploebarvet* en 1444 et 1461. Il y a dans la paroisse une chapelle de *Sant-Barvet* ou *Sant-Barvoet*. Ici encore, il eût fallu s'assurer de la prononciation; *Sant-Barbet* eût donné *Sant-Varvet*; *Barvoet* eût donné *Sant-Varvoet* et peut-être *Sant-Varvet* finalement.

Kerbrevet suppose un éponyme *Prevet*, ainsi que *Sebrevet*. Si on prononce *Ker-vevet*, on a affaire à *Brevet*.

P. 50. *Plufur*. L'auteur y voit un éponyme *Fur*. Or le patron de la paroisse est *Saint-Florent*. Il n'y a aucun doute qu'il faille rétablir *Flur* = *Flōrus* ou *Flōrens*. C'est le groupe consonne plus *l* dans deux syllabes de suite avec le même vocalisme qui a provoqué la syncope et amené *Flur* à *Fur*. Le pays de Galles connaît *Ystrad Fflur*, qui a été traduit par *Strata florida*; mais par *Flur* il faut entendre *Flōrus*, *Flōra* ou *Flōrens*.

P. 56. *Plouzélambre* est bien extraordinaire et la graphie du XIV^e siècle. *Ptoeselembre* ne l'éclaircit pas. Il est fâcheux ici aussi que l'auteur ne nous ait pas donné la prononciation exacte.

P. 54. *Ploulec'h* est latinisé en *Plebs Loci* en 1330, d'après le mot *lec'h*, endroit, lieu. M. Largillière rappelle qu'on a vu aussi dans *lec'h* le mot breton rappelant la pierre, qui est entré en composition dans des dénominations de monuments mégalithiques. Ce n'est que trop vrai. J'ai maintes fois protesté contre l'emploi de *lec'h* dans le sens de *menhir chrétien*, *betylle*. C'est un stupide contre-sens. *Lec'h*, en breton, cornique, gallois, a le sens de PIERRE PLATE, de même que le correspondant irlandais *lecc*, *leacc*. *Cromlec'h* dans le sens de *cercle de pierres debout*, de *menhirs* est dans une certaine mesure, encore plus regrettable, puisque le mot en gallois indique un *dolmen*, plus précisément sans doute à l'origine, la pierre de couverture plate et plus ou moins courbe.

P. 62. *Plouégat-Moysan* : *Moysan* serait la forme bretonne de *Moïse*. La graphie peut donner à penser que les scribes

y ont vu réellement Moïse, mais c'est une erreur. On écrit *Moysan* mais on prononce *Moezan*. Peut-être faut-il le rapprocher du gallois *moesog*, courtois.

P. 63. *Plourin*, renfermerait *rin* (cf. gallois *rhin*, secret, vertu), d'après *Guic Rin*, nom du bourg, mais *Guic Rin* est du XVI^e siècle. Ce qui m'incite à voir dans *Plourin* un primitif *Plou-ourin* (*Gourin* est connu), c'est qu'on ne devrait pas devant un monosyllabe en *i* long, *rîn*, avoir *plou*, mais *plu* ou *ple*. Il est vrai, comme je l'ai dit, que *Plou* ici a pu porter l'accent.

P. 64-65. M. Largillière, à propos de Ploujean rappelle mon hypothèse d'une confusion possible de *Iohan* (Iohannes) avec *Iowan* qui se retrouve dans Saint-Jouan, nom bien connu en Galles. Je ne la crois pas fondée. *Ploujean* prononcé *Plou-yann* ne s'explique pas par *Iohan* mais par *Iahan* qui apparaît dans le Cartulaire de Redon pour *Iohan* dès 838-848. Il n'en est pas tout à fait de même de *Ploubezre*. Incontestablement *bezre* est pour un vieux-breton *Petr* qui peut représenter *Petrus* et il est fort possible que l'éponyme soit saint Pierre, mais *Petroc*, *Petran* qui apparaissent en Galles comme en Armorique, ne me paraissent avoir rien de commun avec le nom de l'apôtre; ce sont des dérivés d'un *Petr* celtique. Dans les Généalogies galloises du X^e siècle, parmi les rois de Dyved figure un Arthur fils de *Petr* lequel est petit-fils de *Guortepir*, le *Vortiporius* de Gildas (cf. J. Loth, *Mab.*, 12, p. 330). Dans le Cartulaire de Llanday, il y a un nom de lieu où apparaît *Petr* : *Trev Petir* (*i* voyelle de résonnance sans valeur syllabique), p. 249 (éd. Gwengvryn Evan) ⁽¹⁶⁾.

P. 67. *Plougras* est incontestablement pour *Ploue-Croas*, *Plebs crueis* en 1336; mais l'auteur a tort de voir dans le *Ploegroix* de 1461 une forme française (la graphie *x* exceptée). *Crois*, *Croes* a précédé *croas* et c'est encore la seule forme usitée en vannetais. *Oi* pour *oe* est dû au français.

(16) Il est vrai qu'on y remarque quatre *Lann Petr* (écrit *Petyr*) dont une actuellement est une paroisse de *Llann-Bedr* : c'est ici l'apôtre qui est l'éponyme.

P. 69. *Louargat* contiendrait *loar*, lune. On trouve *Louergat* en 1160 et *Loergat* en 1170. Ces graphies ne se prêtent pas à cette hypothèse. On eût eu certainement au XII^e siècle *Loer-*. *Lou* peut s'expliquer de plusieurs façons, mais représente vraisemblablement une forme anciennement diphthonguée *low-*, dont le sens ici ne peut être précisé; *ergat* peut avoir été le second terme.

Il y a une chapelle de *Calic* en Louargat. Il est invraisemblable que ce soit un dérivé de *cat*, combat, qui serait le second terme dans Louargat. On attendrait au moins *Cadic*, nom propre assez commun.

P. 81. A propos de *Lanneven*, l'auteur nous dit que le passage de *m* à *n* après *Lan-* est attesté. Ce n'est pas *m* qui passe à *n* : dans *Lan-meven*, *m* devient *v* puis disparaît. Il en est de même en composition après un premier terme anciennement terminé par une voyelle, même s'il est masculin comme *sant*.

A propos de *Néven*, il eût été bon de rappeler que *Neven* est pour un plus ancien *Nomin*, dont le dérivé bien connu est *Nominoe*, plus tard *Nevenoe*; *Nomin* a pour équivalent le vieux-gallois *Numin*, plus tard *Nevyn* identique à notre *Neven*.

Plevin dans la partie cornouaillaise des Côtes-du-Nord ne peut renfermer *Even*, *Ewen*. On prononce, en effet, *Plévin* avec un *i* long et *n* sonore.

P. 85. Il me paraît impossible que *Trévénanou* en Plougasnou soit pour *Tref-Leanou*. Ce peut être un pluriel de *Trevenan* ou même un composé dont le second terme serait *Guenanou*. Cf. *Uuin-anou* dans le cartulaire de Rédon. *Trev wenanou* donne régulièrement *Trevenanou* ⁽¹⁷⁾.

P. 86. *Langonaval*, chapelle en Plouigneau, est fort intéressant : l'auteur a raison de ne pas y voir saint Conval (*Conwal*, *Cunwal*). *Conaval* est sans doute pour *Conhaval* : cf. dans des chartes du IX^e siècle et dans le Cartulaire de

(17) *Trévenan* peut être aussi pour *Trev-Wenan*; cf. Cart. de Llandav : *Gutnan* (*Guynnán*).

Redon : *Uurhamal*, *Uuiu-hamal* : *Hamal* = vieux-breton *samalis*, semblable à. Ces composées ne sont pas rares en Gallois. *Riaval* est pour *rigo-samali-*, semblable à un roi et a été confondu, à tort, avec *Riwal* ⁽¹⁸⁾.

La note 34 de cette page est vraiment trop touffue et présente des identifications hasardées. Si saint Congal n'est pas une faute de scribe dans la vie de saint Clair, pour *Congual*, on ne peut y voir saint *Conwal*. *Denoual* n'a rien à faire avec *Conwal* ni *Kenoual* dans *Planguenoual* qui renferme bien saint *Conwal*. *Denoual* n'est autre chose que *Donoal* (*Chrest.* p. 202), vieux-breton *Dumnwal*. Saint Convel est bien pour saint *Can-mael* = *Cuno-maglo-s*, mais c'est *Commael* = *Com-maglo-s* que l'on a dans *Tregomel* : saint Caradec *Tregomel*, canton de Guémené-sur-Scorff; on prononce en effet *m* et non *v*. *Tregonevel* en Saint-Goazec est différent. Si la graphie représente bien la prononciation, on a affaire à *Con-hevel*. Les composés en *-hevel*, *-hemel*, qui représentent un vieux-celtique **samaliō-s* (même sens que dans *hamal*) ne sont pas rares : vieux-breton *Bud-hemel*, *Leu-hemel*, *Uuoret-hemel* (*Chrest* p. 136).

P. 87, note 35. *Aeluuodii* (Ecclesia) est sûrement la forme sincère; *Elmodium* de 1287 est à corriger en *Eluuo-dium*; on a d'ailleurs *Elvodii* en 1330. Au XV^e siècle on a : Ecclesia sancti *Elvodii* alias *sanctus Dolay*, aujourd'hui *Saint-Dolay*, commune du Morbihan. *Aeluuod* est sans doute pour *Ael-uuoid*, *Aeluuod* avec un *d* spirant, ce qui donnait *Elwed* et *Elwé*. *Saint-Dolay* s'expliquerait par une prononciation *sand-alwé*, devenu *Sand-alé*. L'auteur se livre, à ce propos, à des hypothèses et à des comparaisons à écarter. La prononciation *Zand-aloué* en Lignol, *Rest-Aloué* suffit à faire écarter la comparaison de l'auteur avec *er-hlué*, *er-lué*, le haut; en cornouaillais *laé* ⁽¹⁹⁾.

(18) Cf. *Gurhaval* dans le Cart. de Llandav.

(19) En vieux breton déjà on a, à côté de *Uruolt*, *Uruoet* : *Vuod*, *Guod* — ; *Güod anaw* et *Uuoed-anaw*, etc. (*Chrest.*, p. 177).

P. 89. *Langazen* renferme bien *cazen* pour un vieux-breton *Cathen* (Galles : *Llangathen*). L'auteur nous dit que *Lan-cazin* en Plouigneau se prononce *Langazin*. Il eût dû préciser. Je suppose qu'il voit dans *-in* une graphie française pour un breton *-en*. Autrement on aurait affaire à un *Cazin* avec *i* long et *n* sonore tout différent qui devrait être d'ailleurs *Kezin*, à moins qu'on ne suppose une graphie savante comme dans *Lanmarzin*.

P. 90. *Gourin*, paroisse de Cornouaille, aujourd'hui dans le Morbihan, se prononce avec *i* long, très net et peut-être l'éponyme qu'on trouve dans *Lan-hourin*. La graphie *Gurureæn* du cartulaire de Landevennec mérite l'attention ; *Gorurein*, au XIII^e siècle, doit être *Gorurein*. La réduction de *-ein* en *-in* est possible, mais sûrement très rare. La graphie *Gurureæn* est à lire *Gururein* ou *Gururain* ; *Gururein* est pour *Gorurein* (à la française *Gourourein*). *Gourin* serait donc pour *Gourourin*. *Gourein* rappellerait singulièrement *Vorganium*, nom gaulois de Carhaix. *Gour-*, anciennement *wor-* joint à *wor(h)ain* aurait le sens de : au-dessus de *Vorganium*. Je m'empresse d'ajouter que c'est là une fort hasardeuse hypothèse, et que je donne là un dangereux exemple.

Ibid., note 42. Il n'est pas juste de dire que la finale *-in* se confond avec *-on*. En syllabe non accentuée, *-on* peut devenir *-en* qu'on a le tort d'écrire *-in* sous l'influence de l'orthographe française, mais *-on* accentué ne devient pas *-en*. *Gourin* en *Lanhourin* est très différent de *Gouron* dans *Tréouron* : gallois *guron*, vaillant, héros.

P. 96, note 3. Il y a eu nettement confusion entre les noms de saint *Urbain*, saint *Dourien* et saint *Urien*. A l'origine, ils sont entièrement différents : *Urbain* est l'*Urbanus* du cartulaire de Llandav et a une orthographe française. *Urban*, qu'on y voie un latin *Urbanus* ou un dérivé du vieux-breton *Urb*, eût donné *Urvan*. Saint *Dourien* représente une prononciation *Sand-Ourien* et contient *Gourien* : vieux-

breton *Uur-gen*. *Urien* est en vieux-breton *Urbgen* (*Urbien*, *Urbmgen*).

P. 107, note 32. *Saint-Ignace*, chapelle en Saint-Aignan, Morbihan, serait, d'après l'auteur, *troublant* : *trouble* serait plus juste. On prononce *Ignaw* qui représente exactement le *Iunavus* de la vie de saint Samson. Saint-Aignan est une détestable déformation de saint *Iunan*. On prononce, non pas *Ignan*, mais *Inân* pour *Iunan* (Cf. *Chrest.*, p. 215).

P. 109. L'auteur eût dû encore ici préciser la prononciation de saint *-Sourin*. Si c'est *-in* (*-inn*), cela n'a rien à faire avec saint *Souron*. *Sulmin* ou *Surmin* est entièrement différent.

P. 114, note 52. *Plouenan* est bien pour *Ploé-benoan* (par *-venoan*). *Benoan* est pour *Benoen* = *Benegnus* (*Benignus*), gallois *Benwyn*, irl. *Benén*.

L'auteur a raison de corriger *Lemano*, mais comme il en tire saint *Leau*, ce n'est ni *Leniavo* ni *Leviano* qu'il faut rétablir, mais bien *Leviavo* : il y a un saint *Loviau* dans les anciennes litanies.

Saint *Lavan* est naturellement un saint différent, si *Leman*, comme c'est sûr ici, doit être supprimé. Pour le nom, cf. *Kend-lavan* dans le cartulaire de Quimperlé. Le vieux-breton *Rac-laman* a peut-être anciennement deux *mm* et serait, dans ce cas, d'origine différente.

P. 116-117. Saint *Loha*. D'après l'auteur, *Loha* serait identique à *Lohan*, parce que dans la prononciation et l'écriture du trégorrois, *-an* ne serait qu'une variante de *-a*. Cette variation ne se trouve guère que pour les terminaisons écrites en moyen-breton *-aŷŷ*, par exemple pour les superlatifs. En note, l'auteur cite *ama*, ici, et *aman*; *aman* peut être *amann* ou *amā*. Le cas est entièrement différent : *amann* a une terminaison différente de *ama* avec le même sens : cf. *ma*, endroit, et *man* (*-va* et *van*). *Lohan* appartient d'ailleurs à la même racine que *Loha*.

P. 122. *Primelin* se prononcerait *Privelin*. Je suppose que c'est *Privelen* (*-enn*). C'est là une terminaison absolument

différente de *Hernin*, vieux-breton *Hoiernin* = *Isarnino-s*. Si on prononce *Pri-* avec un *i* bien net, *Privelen* est différent de *Prevel*, nom donné aussi à ce saint. On aurait alors affaire dans *Primelin* à *Pril-maelin*; *pril* est bien connu en gallois dans le sens de *cher*, qui a de la valeur. *Pril*, par *i* bref, est d'origine différente : gallois *pryd*, forme; *pryd-vertk*, beau, joli. Pour *pril*, cf. vieux-breton *Prit-ient* pour *Prit-gent*, devenu *Prigent*.

P. 123. *Pergat* remonte bien à *Pebrgat*, *Pebreccatus* de la II^e *Vita Tuduali*, que l'auteur a le tort d'écrire *Pébrégat*, car le second *e* dans *Pebre-* est une voyelle irrationnelle ou de résonnance : c'est le gallois *pevr*, aujourd'hui écrit *pefr*, beau, vigoureux ⁽²⁰⁾.

P. 141. L'auteur, avec raison constate que saint Patrice n'est l'objet d'aucun culte en Armorique. Le village de Saint-Patrice en Lannion a porté un nom français et récent. Indigène, il eût été en vieux-breton *Patric* ou mieux *Petric*, puis fût devenu, en moyen-breton *Pezric* et *Peric*. Il semble qu'il en ait été de même en Galles.

P. 151, note 8. Saint Iudoc serait patron de la chapelle de *Saint-Uzee* en Pleumeur-Bodou. Il eût fallu encore s'assurer de la prononciation en breton. *Lohuec*, jadis *Lohuzec*, semble indiquer qu'on doit prononcer *Sand-uec*. *Lohuec*, si le mot remonte à *Loc-Iudoc*, comme cela paraît sûr, peut s'expliquer à la rigueur comme *Lanhuon* = *Lan-Iudon*, Lannion. Il y a eu transfert de l'aspiration du *d* spirant interne à l'initiale : cf. *Isarno-s*, qui a passé par *Iharn*, donnant *Hoiarn*; on peut se figurer l'évolution ainsi : *Loc-Iudoc*, *Loc-Iuhöc*, *Loc-Huec*, *Lohuec* ⁽²¹⁾.

P. 180, note. Le hameau de Nérin en Plounevez-Moëdec conserverait le nom de l'éponyme de *Plou-nérin*. Or, en note, l'auteur nous apprend que ce lieu s'appelle en breton :

(20) On trouve les formes *Pebr* (*Pebyr*) et *Pevr* en moyen-gallois, avec un sens analogue, quoique l'origine soit différente (cf. J. Loth, *Mabn.*, I, p. 268, note 2; p. 209, note 1).

(21) Le *c* de *loc* a été sûrement palatalisé avec disparition de *i* de *Iudoc*, ou sa fusion avec *ü*.

an nérin. L'emploi de l'article *me* semble clairement indiquer qu'il s'agit d'un nom commun; on pourrait songer à *erin*, gallois *eirín*, prunelles, mais il se peut qu'on prononce en ce lieu, *irin*, qui est courant pour *erin*. Quant à *n* initial ajouté après l'article, c'est un fait qui n'est pas rare.

P. 187, note 24. *Lan-colvett* dans le cartulaire de Landevennec, serait pour *Lan-covlett* : *Covlett* serait la rivière *Covlut* qui apparaît dans la même charte, aujourd'hui écrit *Queffleut*. C'est de tout point impossible, aussi bien au point de vue du consonnantisme que du vocabulisme qui suffirait à faire rejeter une pareille identification. *Covlut* est pour un vieux-breton *Com-lut*, vieux-celtique *com-louto-s*, très rapide⁽²²⁾.

P. 191. *Plouguer* est bien, comme le dit l'auteur, la paroisse comprenant autrefois la ville et le territoire de *Carhaix*, mais *Carhaix* n'est pas *Ker-ahès*, quoique cette graphie se trouve au moyen-âge. Il y a d'autres *Carhaix* qui donnent la forme sincère comme *Carahais* en Pleucadeuc. *Ahès* est un personnage légendaire qui est, en Haute-Bretagne, *Ohès*, et paraît se rattacher à l'époque gallo-romaine. *Ahès* comme nom d'homme est connu dans le Morbihan bretonnant sous la forme *Hesse*, *Hays*. *Manehés* en Lignol, était au moyen-âge *Menez-ahes*. *Ahès* est en rapport avec les voies romaines qu'on appelle, en certains endroits, *hent-ahès*, chemin d'Ahès, ce qui expliquerait *Car-ahès*, le char d'Ahès. *Carhaix* est un centre important de voies romaines.

Ibid. « L'habitant de la campagne s'appelle *ploueis* ». *Ploueis* est un pluriel.

P. 194, note 6. *Guipronvel* ne peut renfermer le nom de *Romel* (saint *Romel*) en Guipavas pas plus que celui qui paraît dans *Keronvel* en Milizac, lequel peut-être en effet pour *Ker-ronvel* pour *Ker-romel*. *Guipronvel* renferme *Guic*

(22) *Com-* a le sens comparatif et intensif. En irlandais moderne, *comh-lúath* a les deux sens d'aussi rapide et très rapide; comme *cov-lut*, *comh-lúath* suppose un vieux celtique, *com-louto-*.

et devait être suivi d'un mot commençant par *b* : *Bronvel* (pour *Bro-mael* ?); le *b* a été régulièrement assourdi par *guic*.

*
**

M. Largillière ne se donne nullement comme un celtiste. Il a consciencieusement étudié les phénomènes de la phonétique bretonne en rapport avec les noms de lieu et il est arrivé à s'en assimiler les principales lois. Il lui reste donc encore, comme on vient de le voir, des progrès à faire pour devenir maître de cette épineuse discipline, et il ne se le dissimule pas.

Ces défauts de détail n'enlèvent rien à la valeur de son travail dans l'ensemble; c'est un ouvrage que liront avec grand profit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Bretagne dans le sens le plus large du mot; je le considère comme indispensable, en particulier, à ceux qui veulent pénétrer dans l'histoire religieuse de l'Armorique bretonne et aussi à ceux qu'attire la science si difficile et si féconde en résultats de la toponomastique. C'est incontestablement l'ouvrage le plus important qui ait paru jusqu'ici sur l'organisation des paroisses et d'une façon générale sur l'organisation primitive du culte chrétien dans notre pays.

J. LOTH.